

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 14

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182270>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La figure, déjà fort longue de la grande dame, s'allonge encore au discours de son mari; et elle me fait un salut qui a tout l'air d'une grimace. Il n'y a rien de plus désagréable que de voir que l'on gêne des gens chez lesquels on va malgré soi. Je voudrais être à cent lieues; mais mon ami, que je ne connais pas, me pousse dans une autre pièce pour que j'admire la distribution de son appartement, et que je n'entende pas murmurer sa femme.

J'entre dans une pièce où deux petits gaillards ont tout mis sens dessus-dessous. Le parquet est couvert de jouets, de papiers, d'images, de petits ménages; il n'y a pas une chaise de libre. « Quel bonheur d'être père de famille! » me dit mon homme en tâchant de me trouver un siège... « Oui, dis-je, ce doit être charmant, d'après ce que je vois. » « Holà! Alcide... Achille... Venez ici, Messieurs... — Qu'est-ce que c'est, papa? — Venez, vous dis-je. »

Les petits garçons ne venaient pas. Le papa va les prendre par l'oreille en me disant: « Ils sont très obéissants. » — Eh bien! Achille, as-tu bien appris ta leçon? Voyons ta fable. »

Le petit bonhomme marmotta en pleurant:

La fourmi ayant chanté tout l'été, tenait à son bec un fromage.... — C'est très bien, dit le papa. — A ton tour Alcide.... Oh! c'est un épiègle, celui-là... Voyons, mon gaillard, qu'elle est la première merveille du monde? — C'est un pâté, répond le petit d'un air décidé.

« Eh bien! vous ne vous attendiez pas à cette réponse-là.... »

« Ce petit drôle a de l'esprit comme un démon!... Je le mettrai à l'administration des postes. »

Enfin, la grande dame nous crie que le dîner est servi. « Allons, mettons-nous à table, » dit mon hôte; et il me fait asseoir entre lui et M. Achille, parce que madame est obligée de se lever à chaque instant pour le service, sa bonne étant justement malade: nous savons ce que cela veut dire.

« Si mon mari m'avait prévenue, dit la dame, j'aurais dit quelque chose pour monsieur; mais il me joue sans cesse de ces tours-là. — Madame, dis-je, j'aurais été bien fâché de vous causer du dérangement. »

« Sans doute, mon ami vient sans façon... La fortune du pot et le tableau du bonheur! voilà tout ce qu'il aura. »

La fortune du pot se composait d'un mauvais potage au maigre, flanqué de radis et de beurre de Bretagne; et pour ajouter à ma satisfaction, M. Alcide jetait à chaque minute des boulettes sur mon assiette, tandis que M. Achille me donnait des coups de pied par-dessous la table.

« Buons, me dit mon hôte, c'est du vin du crû. »

Hélas! je ne m'en aperçus que trop!... Quel crû, grand Dieu!... Il aurait fait rebrousser chemin aux moutons de Panurge. Après le potage paraît un morceau de bœuf réchauffé, et dans lequel mes yeux cherchaient en vain une apparence de graisse. Il me fallut cependant en accepter un morceau, que j'aurais voulu conserver précieusement pour mettre, l'hiver, dans mes bottes. Après le bœuf, la dame de la maison nous présenta, d'un air très fier, un grand plat où je n'aperçus que la sauce. A ce moment, les petits gaillards qui, probablement, ne voyaient d'ordinaire que le bouilli, se mettent à sauter et à jeter leurs fourchettes en l'air; l'une me tombe sur le nez, et ma cravate en porte les marques.

« Vous allez me dire des nouvelles de cette fricassée de poulet, me dit mon voisin en me servant. Ah! c'est que ma femme fait joliment la cuisinette!... »

Il m'avait heureusement prévenu que c'était du poulet, car, ne trouvant que des pattes et des oignons, j'aurais été fort embarrassé pour deviner ce que je mangeais. Mais M. Alcide, en voulant voler un petit os à son frère, fait tomber la carafe, qui se brise en se versant sur ma culotte. La maman, au lieu de s'occuper de moi, ne songe qu'à la perte de sa carafe. Elle court sur les petits pour les battre; les deux enfants se sauvent derrière une porte, la mère les poursuit avec une canne, le papa se lève pour retenir sa femme; je reste seul à table... J'avais bien envie de me sauver aussi!

Enfin mon ami revient et me dit: « Prenez-vous quelquefois du café?... Il n'y en a pas de prêt, mais j'ai une cafetière pour en faire sans ébullition, et avec de l'eau chaude... — Merci, dis-je, je n'en prends jamais; d'ailleurs, j'ai beaucoup diné... et j'ai besoin de prendre l'air... je suis forcé de vous quitter. Au revoir donc. — Maintenant que vous connaissez le chemin, j'espère que vous viendrez quelquefois manger la fortune du pot. »

« Oui, certes, je connais le chemin et je ne l'oublierai pas, non plus que le tableau du bonheur que vous m'avez fait voir... »

Je prends mon chapeau et je cours encore.

M. Maxime Ducamp, qui se livre depuis plusieurs années à des études très intéressantes sur les mœurs et les conditions des classes pauvres, qui sonde toutes les plaies sociales, qui visite, interroge les mendiants, les malades, les vieillards, les enfants trouvés, les fous et les forçats, a déjà publié plusieurs volumes, fruit de ses longues recherches. Le dernier donne les détails suivants sur les petits mendiants italiens qui parcourent par centaines toutes les villes de France:

« Autrefois, c'était la Savoie, Chiavari et Parme qui, pauvres et dénudés, poussaient vers la France ces petits émigrants. Ils faisaient le pénible métier de ramoneurs, jouaient de la vielle, montraient *la marmotte en vie*, dansaient une informe bourrée et chantaient *Diva Zanette* ou la *Catarina*. Aujourd'hui, c'est des villes du midi que viennent ces pittoresques guenilles. La Basilicate en fournit peut-être les neuf dixièmes: c'est un commerce monstrueux. Un exploiteur parcourt les villages, recueille les enfants qu'on veut bien lui remettre et les prend à bail, ordinairement pour trois ans. Tout ce que ces enfants gagneront, n'importe où, pendant ce laps de temps, lui appartient, et, en échange, il donne à sa famille une somme définitive ou une somme annuelle. On signe les actes en forme, stipulant dédit en cas de non-exécution des clauses du traité.

Les contrats sont étranges. Un père loue son fils comme il louerait un champ: l'enfant est un capital dont le produit appartient légalement au père. Cela se négocie par devant notaire, et l'on ne trouve rien d'immoral à ces arrangements. L'exploiteur est tellement sûr de son droit, qu'à l'étranger, en cas d'infraction au traité, il recourt naïvement à son consul.

Cette industrie a ses commis voyageurs, ses recruteurs, ses placiers. Les uns vont chercher les enfants et les amènent à Paris entre les mains d'un patron qui les paie tant par tête; d'autres préviennent les intéressés que, dans tel village, se trouve un enfant bon musicien et d'une physionomie agréable; d'autres enfin, et ce ne sont pas les moins dangereux, lorsqu'ils apprennent qu'un patron a été expulsé par mesure administrative, réunissent les pauvres petits qui appartiennent à sa bande, en saisissent la direction et les exploitent.

Dans cette vie nomade, ces pauvres êtres ne gardent pas longtemps la santé du corps et de l'esprit; ils s'étiolent de toutes manières. D'après des calculs

sérieux établis par une autorité italienne compétente, on peut affirmer que sur 100 enfants émigrés, 20 reviennent au pays, 30 s'établissent à l'étranger et 50 meurent de misère et de privations.

Dans les quartiers qu'ils habitent à Paris, on trouve 5, 6, quelquefois 7 lits dans une même chambre; dans chaque lit, 3, 4, 5, parfois 6 enfants. Lorsqu'on entre à l'improviste dans ces dortoirs, on reste surpris de voir surgir des têtes de partout. Il y a un traversin à chaque extrémité du lit, et ils se couchent tête bêche et tout nus, selon la coutume italienne. Aux murs, au plafond sont pendues les harpes qui, entre leurs mains, sont plutôt un prétexte qu'un instrument de travail; sur des planches reposent quelques hardes de rechange et des sacs de grosse toile contenant les pâtes expédiées ou apportées d'Italie. »

Le Vendredi saint.

Dans un travail consacré à la détermination de quelques dates de l'histoire évangélique, on a recueilli des indications de fêtes juives mises en rapport avec certains jours de la semaine. Or, la fixation de ces fêtes dépend du cours de la lune; d'un autre côté, les sept jours de la semaine se sont reproduits périodiquement sans aucune perturbation dès les temps les plus reculés. Cette double indication, rapportée aux premières années de notre ère, permet de déterminer certains jours avec la dernière précision. C'est ainsi qu'on a pu constater que Jésus-Christ a été crucifié le vendredi 7 avril de l'an 30. Par suite des règles prescrites par le Concile de Nice pour la célébration de la Pâque chrétienne, la date de cette fête varie d'année en année, entraînant une variation correspondante dans la date des autres fêtes mobiles. Il s'ensuit que le Vendredi saint, consacré à la commémoration de la mort du Christ, peut tomber du 20 mars au 23 avril inclusivement.

En 1871, cette commémoration tombait sur l'anniversaire exact de la crucifixion, puisqu'elle a eu lieu le vendredi 7 avril. A cette date, il y avait ainsi 1841 ans révolus que Jésus-Christ avait été mis à mort. Cette coïncidence de l'anniversaire et de la commémoration est assez rare; dans tout le présent siècle, elle ne se sera produite que deux fois. Outre l'année 1871, elle se retrouvera en 1822. Il faut la rencontre de la lettre dominicale avec l'un des épactes XI, X, IX, VIII, VII, VI, V. — (Voir BLONDEL, *Histoire du Calendrier romain*, page 300.)

QUELQUES POÈTES ET PHILOSOPHES sur leur lit de mort.

J.-G. Zimmermann, de Brugg, en Argovie, le célèbre auteur de « l'Essai sur la solitude, » s'écria au dernier moment de sa vie : « Laissez-moi seul, je vais mourir » (1795).

Klopstock mourut en récitant quelques vers de sa

« *Messiede*, » vers qui décrivent l'entrée du juste dans la paix éternelle (1803).

« C'en est assez, » dit le philosophe Kant en expirant, en 1804.

Lorsqu'on avait demandé à Schiller comment il se trouvait, il répondit avec le dernier souffle de vie : « Tranquille, toujours plus tranquille ! » (1805).

Le poète anglais John Keats mourut à l'âge de 25 ans, victime de son amour. Dans sa modestie, il dicta en expirant son épitaphe : « Ci-gît quelqu'un dont le nom est écrit dans l'eau. » — Cependant ses œuvres vivent encore.

La fin de lord Byron fut très pénible. Il se roula sur sa couche et, dans ses moments lucides, il parlait de sa fille, de sa femme (il s'en était séparé). Il semblait avoir le cœur oppressé. Lorsqu'il s'affaissa, il dit : « Laissez-moi dormir, dormir, dormir ! » (1824).

Lorsque Jean-Paul-F. Richter, romancier allemand, se vit entouré des ombres de la mort (1825), il se fit lire, chanter, couvrir de fleurs. « Rêver, rêver, » murmura-t-il en fermant la paupière.

Les amis de Laplace, réunis autour du grand mathématicien mourant, firent mention de ses grandes découvertes : « Ce que nous savons est peu de chose, dit-il, mais ce que nous ignorons est infini » (1827).

Walter Scott voulait braver la mort et continuer son ouvrage. Mais sa plume s'échappait toujours de sa main tremblante. Alors il pleura amèrement : « Ne me laissez pas devenir ridicule, dit-il d'un ton sombre. Conduisez-moi au lit. C'est là qu'est désormais ma place ? » — Lorsqu'il fut couché, il fit ouvrir les fenêtres. Un soleil radieux éclairait le paysage, le Tweed murmurait sous les fenêtres : « Cela sera ainsi quand je serai dans la tombe, dit-il en soupirant, » et il rendit l'esprit.

Le naturaliste Cuvier, succombant la même année, analysait la mort sur lui-même et dit en s'éteignant : « Et à la fin, cela saisit et trouble la tête ! »

Gœthe qui, à l'âge de 82 ans, venait de terminer son « *Faust*, » mourut aussi en 1832. — « Plus de lumière ! » furent ses derniers mots.

Louis Bærne, écrivain allemand, qui passa les dernières années de sa vie à Paris, répondit à son médecin, qui lui demandait quel goût il avait : « Un mauvais, comme tous les Allemands. » Puis il se tourna vers la paroi. Un instant après, il n'était plus.

Châteaubriand, dont la jeunesse avait vu la première grande Révolution, mourut pendant le tumulte de celle de 1848, au mois de juin. Pâle et mélancolique, il se fit transporter à la fenêtre ouverte, où il écoutait le bruit du combat qui se livrait dans les rues de Paris. Tout bas, il répéta les mots qu'il avait écrits en 1814, « Non, je ne croirai jamais que la France soit au bord de l'abîme ! » — Ce furent les derniers qu'il put articuler. Lorsqu'on lui annonça la victoire du gouvernement provisoire, il n'eut plus qu'un faible sourire qui se dessinait sur les lèvres.